

Charles-Edouard Jeanneret. L'exposition Woog, Schwob, Zysset, Humbert

I

Quatre ateliers se sont vidés dans la grande salle de la Poste, toiles, dessins. Un déballage. L'impression serait peut-être pénible. Mais non, ces peintres nous rendent le service de tout nous avouer, l'étude ardue des heures studieuses, la page mal partie, l'œuvre inspirée et réussie. On voit vite jour dans cette exposition, ils sont quatre amis d'étude qui ne font qu'un dans le temps et qui, dans le sentiment, sont pourtant les quatre points cardinaux. Quatre cents tableaux d'un salon des Amis des Arts, avec deux cents artistes, n'autorisent guère que la manifestation du «j'aime» ou «je déteste». Quatre cents tableaux de quatre peintres permettent d'apprécier *l'art*, cet impondérable qui commence où finissent toutes questions de technique et de sujets.

Perdue dans le cul-de-sac de ses deux voies ferrées, La Chaux-de-Fonds vit en recluse. Des grands courants d'art, seuls les échos verbeux lui parviennent: on lit dans son journal que nos parlementaires par la voix d'un pasteur glaronnais s'indignent de la «dégénérescence» des temps, crient à l'immoralité des vaches bleues et des femmes vertes et suppriment le budget des Beaux-Arts; Havas nous annonce que les Chambres refusent le legs Rodin. Nous ne vîmes oncque Rodin ici, et nous avons cru que l'exposition de Berne représentait la peinture moderne.

Des épouvantails ont été brandis: «cubisme», «futurisme». Il y a trente ans, c'était «impressionnisme»; le mot est tombé et les œuvres sont restées.

L'exaspérante confusion persiste; le public tient à sa photographie; l'artiste s'en arrache; on s'est révélé très accessible à la musique; pourquoi ne pas se laisser aller aux harmonies linéaires, aux évocations colorées, aux mystères mêmes de certaines charades picturales? L'imagination serait prise de ravissement.

Il est entendu que la peinture à ses pieds sur terre et que de bonnes et lisibles images sont l'un des moyens propices à évoquer l'indéfinissable. Mais laissons aussi aux lignes et aux couleurs la possibilité d'abstractions. Faisons crédit et n'exigeons pas de tout l'art qu'il soit ouvert à un chacun, autant qu'un journal dans un kiosque, qu'un verre de vin dans un estaminet. Quand l'architecture, muse attardée, aura rejoint l'état de renouvellement des arts d'aujourd'hui, ces peintures auront trouvé leur cadre; nous comprendrons; et nos peintres laisseront la nature morte qui comparée aux destinées magnifiques de la peinture dans l'édifice ne sont, avouons-le, que des versions et des thèmes d'étudiant sérieux. (Les peintres me pardonneront s'ils veulent bien me saisir.)

Ceci dit juste pour demander crédit pour les «monstruosités du modernisme» qui, selon son aveu, oppressèrent tant un confrère aimable au seuil de cette exposition. Il faut vite rassurer; il n'y avait point-là de monstruosités modernes, et ce fut bien la surprise générale. En 1913 M. Humbert avait exposé un «BLEU» de sinistre mémoire et Melle Woog des allégories... Les deux peintres étaient signalés à la fureur publique.

Une mélancolie règne sur ces tableaux. Ces jeunes auraient-ils perdu la jovialité de leur âge? On s'illusionne; la vocation d'artiste n'est pas de nonchalant abandon; les temps de la bohème sont passés, ils n'ont jamais existé qu'en apparence. Les heures de solitude du peintre cherchant à étreindre, dans son atelier, un idéal toujours trop haut placé, sont pleines d'angoisse souvent; le doute sévit, le découragement est fréquent; mais quand on est si passionnément épris d'idéal et de foi, le courage surmonte tout. Spectateurs attentifs qui visitez cette exposition, voyez que ces œuvres sont parfois nées dans la souffrance. La peinture des jeunes peut être triste; les vieux qui ont terrassé les difficultés peignent dans l'allégresse. L'Ode à la Joie, Beethoven ne put la faire que pour avoir souffert toute sa vie.

Mélancolique est pour l'artiste qui n'a point été «consacré», le sentiment du fossé le séparant de la foule. N'est-ce point le meilleur de soi qu'on voit mépriser et le plus banal qu'on voit louer? Pas toujours, mais bien souvent. Voyez au coin des tableaux la petite marque «vendu».

Mélancolique est pour l'artiste, cette sensation qu'il faut vendre pour en vivre, les heures de sa plus stricte intimité. Quand on vibre à tout rompre, quand l'émotion est intense, quand un véritable cri de l'âme a jailli, l'artiste ne sait-il pas qu'il n'osera montrer cette œuvre palpitante au public de toute une ville qui ne doit ni ne pourrait tout saisir? A sa mort on retrouvera dans les coins de son atelier ces pages précieuses.

Les grands sapins où nous vivons, les pâturages maigres, les horizons à l'emporte-pièce, sont comme faits de minerais, de pierres sombres, de boues; où sont les soieries, les corolles éclatantes, les papillons, les oiseaux de paradis? Notre nature devient grandiose quand soufflent les vents sur les neiges, quand les ciels écrasent les monts et les noient. Mélancolique nature.

Les glorieuses journées d'hiver, les Vues-des-Alpes et les mers de brouillard –cette immensité– *ne se peignent pas*, on ne peut les peindre... ou faites appel aux fanfares du futurisme... Mais l'on rirait! Les peintres le savent.

M. Humbert se renfrogne et ferme sa fenêtre et sa porte, met ses pantoufles et se soustrait au paysage qui l'entoure. Melle Woog avec son imagination charmante déniche dans quelque vieux jardin (pensez, il y en a un ou deux à La Chaux-de-Fonds!) de hautes futaies et des volets verts qui autant que possible, n'aient point l'air de chez nous. M. Schwob s'en va simplement à Paris et en Espagne.

Et nostalgique, M. Zysset a peint son appartement que gris clair; il a tendu les fenêtres de rideaux blancs opaques. Dans une lumière laiteuse il rêve à d'autres pays et, dans leurs cadres, les sapins, par étape, se déforment. Les plaines se souviennent des chênaies de Vichy, les ciels s'attendrissent, les horizons – miracle – se fondent; les silhouettes de nos monts ennuyés s'aiguisent et s'animent comme ceux bordant les plateaux qui finissent dans la mer près de Narbonne. M. Zysset, tout âme, souffre de notre nature, à laquelle il ne se sent pas le goût de combattre. Et au lieu de l'attraper de plein corps, en lutteur comme M. L'Eplattenier, il rêve en peignant nos sapins que le mistral va se lever. On voit bien qu'à ces quelques paysages de Narbonne, sa palette s'y ébaudissait. Nostalgie.

C'est pourquoi un paysage de M.Zysset dans le calme d'un intérieur harmonieux, prend l'intense valeur d'une ballade à quelqu'infante défunte, jamais vue, aimée, rêvée.

Un musicien me disait: il y a dans cette exposition deux âmes et deux esprits. L'autre âme était Melle Woog. Comme je regrette qu'elle ne nous ait pas offert le régal rétrospectif de ses anciennes allégories, gouaches et aquarelles d'il y a trois ans. Elle nous eût expliqué d'un coup sa peinture d'aujourd'hui et son devenir. Elle a du talent plein les *doigts*; elle ne se soucie point du métier et pourtant les formes et les couleurs *expriment*. Ses fleurs se dressent, s'inclinent ou s'étiolent sur des tiges comme des cols et les feuilles accompagnent spontanément le *geste* des fleurs. La couleur est somptueuse, des roses et des bleus qui luisent comme des jades et des saphirs. Melle Woog a un gris beau comme un crépi. Ses fleurs sont plus qu'une nature morte, c'est de la peinture interprétative en gestation. Le grand portrait de la petite gamine est une effigie, une fresque. La peinture de Melle Woog attend des murs.

Quittant ces fruits, ces miroirs, ces statuette, ces fleurs qu'elle anime si fortement, elle peindrait avec la naïveté qu'elle a gardée, comme le pâtre Giotto, et d'autres plus modestes encore, des figurations qui nous raviraient. Le souvenir de ces anciens travaux en témoigne.

(La suite à lundi)

« Feuille d'Avis de La Chaux-de-Fonds » 2 décembre 1916

II

Peindre est un métier. Savoir peindre, apprendre à peindre n'ont rien à voir avec le sentiment. Les grands maîtres de la Renaissance savaient admirablement peindre, tandis que les potiers grecs et les décorateurs hindous n'étaient qu'habiles. Notre esprit moderne occidental apprécie un chronomètre et fabrique les extraordinaires chefs-d'œuvre de mécanique que sont, par exemple, les canons de marine; il aime à trouver derrière la *sensation*, l'édifice savamment échafaudé. Parmi les artistes, certains restent des sensitifs; d'autres plus fortement charpentés veulent exprimer l'organisme des choses. Une vague de sensibilité a passé, un reflux de raison y répond, les deux vagues se heurtent; ceux-ci ont les coudes au corps et se collettent avec les réalités. L'architecture, œuvre de raison, d'ordre par la volonté, de noblesse par l'esprit, consacrerat-elle dans l'avenir la peinture des rêveurs, l'évocation des abstraiteurs? D'aucuns préconisent ce mariage.

Messieurs Schwob et Humbert s'arrêtent aux formes, les trouvent belles et dignes d'être décrites avec l'acuité de géomètres et de topographes. L'un est fort en couleur, l'autre est ferme en dessin. L'un se tourne vers la largeur et les gaietés du Midi, l'autre vers l'inexorable véracité du Nord. L'un est calme, s'annonce pondéré, sera équilibré, l'autre est nature non stabilisée et volonté contractée. L'Espagne de M. Schwob n'est ni celle de Don Quichotte, ni celle de Greco, ni celles des Caprices de Goya. Ce n'est point une Espagne d'Inquisition; tant pis pour les amateurs d'histoire. M. Schwob est une nature bien trop heureuse. Tranquillement les sites ont été peints. Voilà le site, voilà Tolède; imagine si tu peux, sens si tu veux, et zut pour Barrès et tous les littérateurs; l'Espagne est grise, elle est de cendres. Tolède ? Ce n'est pas une flamme sur une roche incandescente, c'est un brasier éteint.

Ces tableaux sont construits avec un talent indéniable, un sens précoce de la composition et de la décence. Du lyrisme les anime, de la grandeur et de la carrure pointent. Se douterait-on que ce peintre a vingt ans ?

M. Humbert ose livrer des portraits véridiques; il peint des visages «tels que»; aussi nous en fait-on voir des grises! On se reconnaît ah certes, mais fichtre, on n'est pas beau ! Au contraire, on est comme la vie nous a faits, avec ses rides de chagrin et de travail, avec son front accalmi, ou encore contracté, avec son âge qui est vénérable, ou alors avec sa fraîche jeunesse sans fard et aussi avec les petits défauts de ses qualités. Ces portraits sont *votre image*. Pensiez-vous demander autre chose à l'artiste? Ah, mais c'est que M. Humbert s'est mis en tête de résister à la séduction d'imaginer les choses autres qu'elles ne sont. Reclus dans le noir d'un atelier et dans le triste de vos logements étouffés, sa nature franche ne sourcille pas devant le modèle. Il inscrit. Disposant de moyens considérables qu'une étude acharnée lui a mis en mains, il livre un tableau, comme nos pères venaient livrer un carton de montres : ça marchait, c'était juste, c'était bien fait, c'était une œuvre de durée, toutes les roues y étaient.

Volontairement il se met en deuil. Il n'a peut-être pas, il est vrai, le don inné de la couleur. Vous trouvez ma peinture triste; les couleurs tendres et roses, légères et poudrées sont faciles; je veux que *ça pèse*, je veux travailler comme avec un burin et graver les choses pour qu'elles *soient*, comme une épitaphe dans la pierre. Je veux apprendre mon *métier*, je veux *savoir*, je veux user mes trente ans au labeur quotidien, car je veux à quarante ans, alors que les fruits de l'arbre viennent à maturité, avoir poussé de fortes racines et pouvoir alors créer. – Il y a héroïsme à cela, car on ne l'apprécie pas, ce travail farouche qui reste à côté du charme. M. Humbert met une puissante cargaison dans sa soute et il pourra appareiller pour le voyage au long cours. Nos expositions nous révèlent si rarement cette probité qu'il faut s'incliner ici. Il y a de l'héroïsme dans cette conduite, mais il y a surtout une ambition énorme. Le fameux « BLEU » d'il y a trois ans n'est point une page tournée: c'était une graine semée. Nature violente et passionnée; M. Humbert donne comme un bélier de gauche à droite, il se contredit, il déconcerte, il est vulgaire et plein de nobles et délicates choses. Il se croit intime avec les fleurs de ses natures mortes et il sera monumental avec la carrure magnifique de son quadruple portrait et de son « Grand Nu ».

A-t-on remarqué le dessin intitulé «Aube triste» (unique exemplaire ici d'une série nombreuse restée dans ses portefeuilles)? Je crois que M. Humbert à l'idée d'autre chose que de pénibles travaux studieux et qu'il a la prétention de nous montrer un jour de grandes compositions. – le Grand portrait de Melle M.W. est l'assurance d'un style.

Ces quatre peintres en sont là, ces quatre amis. Leur très bel effort a touché les visiteurs; il nous reste à leur ouvrir la Porte de Bon Accueil. Ils se sont présentés à nous sans nous lancer à la face des pantalonnades de gamins. Mais je ne redouterai jamais le jour où ils nous secoueront davantage. On s'expliquera, on se comprendra, on se persuadera, on s'augmenterait mutuellement. La ville industrielle gagnerait la suprême et indispensable couronne de spiritualité. En est-elle indigne ? Pourquoi lui attacher toujours une réputation de vide désintéressement des choses de l'art ? Je souhaiterais qu'on eût bien davantage d'expositions, qu'il y en ait en permanence. Que nous ayons même de la peinture «osée», de cette magnifique peinture de Paris dont Berne fut en 1914... le reflet (! ?) Même du cubisme, pour que nous en voyions au moins une fois. N'a-t-on pas applaudi à tout rompre en un certain concert d'abonnement, un octet de Ravel ?

Il semble, tout compte fait, que notre cité depuis quelques années s'éveille tout de même aux choses de l'art.

Ch.-E.Jt

« Feuille d'Avis de La Chaux-de-Fonds », 4 décembre 1816

Quatre artistes

A La Chaux-de-Fonds ces jours-ci quatre artistes du cru présentent leurs œuvres au public, trois cent soixante tableaux.

Ces quatre artistes que quelqu'un appelait récemment encore, «jeunes», sont arrivés à un singulier degré de maturité artistique, aussi leur talent s'affirme-t-il et peut-on déjà juger de sa valeur. A première vue, on constate qu'une parenté les unit, ils ne sont point étrangers les uns aux autres ; on en fait la remarque avec plaisir, tout en constatant avec non moins de plaisir que si ces quatre artistes sont de la même famille, leurs moyens diffèrent avec leur personnalité qui s'accuse. Prenez un gâteau, coupez-le en quatre, mettez sur chaque quart un fruit différent, vous obtiendrez quatre gâteaux dont la saveur n'est pas la même, mais qui gardent, quoiqu'on fasse, la marque du bon pâtissier. Tels me paraissent, au figuré, Melle Woog, MM. Humbert, Schwob et Zysset, telle me paraît être en une figure l'impression dominante quand on entre aujourd'hui dans la grande salle de l'Hôtel des Postes.

Je reste sur la porte, pour le noter. Un autre que moi pénétrera dans la salle, et, ici même, dira ce qu'il pense de l'effort réalisé et du but atteint; je ne me permettrai donc point de toucher au sujet, il me suffit de constater cette chose *réconfortante* qu'à La Chaux-de-Fonds où l'on travaille pour de l'argent, pour en gagner le plus possible, où sont les hommes d'affaires, les banquiers et les industriels, il y a aussi d'autres hommes qui réalisent en des endroits tranquilles, sans souci de toutes les agitations et sans prêter l'oreille aux suggestions étrangères à l'art, qui réalisent le Beau dans son intégralité.

Y sont-ils parvenus ? Je me garderai de le prétendre, mais ce que je vois de la porte où je suis ne me donne pas de motif à espérer pour un avenir plus ou moins éloigné, ce que je vois est une réalisation, les jeunes d'hier s'affirment en toute conscience et avec force.

Je vous le dis pour vous, gens de La Chaux-de-Fonds, pour que vous fassiez mentir le proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays, parce qu'il y a des artistes que La Chaux-de-Fonds se doit à elle de bien garder : je donne ici une pensée à L'Eplattenier et je nomme le sculpteur Perrin, l'architecte Jeanneret, les peintres Zysset, Schwob et Humbert, Melle Goering et Melle Woog, parce que si ces artistes devaient un jour s'en aller à cause de notre ingratitude et parce que nous n'aurions pas su les apprécier, un foyer d'art s'éteindrait qui ne s'est jamais manifesté à ce point rayonnant chez nous. On y a déjà touché malheureusement.

Le relever, c'est dire que du premier au dernier, tous nous aurions à y perdre quelque chose, c'est pourquoi je ferai ce vœux intéressé qu'un jour La Chaux-de-Fonds fourmille de millionnaires intelligents et s'entendant à faire marcher leurs fabriques et leurs entreprises industrielles, mais assez affinis de goût et intelligents aussi pour maintenir autour d'eux un foyer de vie intellectuelle et artistique, pour le développer et le faire rayonner plus intensément encore, qui nous permette de dire, pour eux et pour nous, qu'il fait bon vivre ici.

D. ¹

Probablement Georges Dubois, rédacteur en chef de la Feuille d'Avis, qui avait publié les articles de Jeanneret sur son voyage en Orient (1911) et la brochure *Un mouvement d'Art à La Chaux-de-Fonds, à propos de la Nouvelle Section de l'Ecole d'Art* (1914).